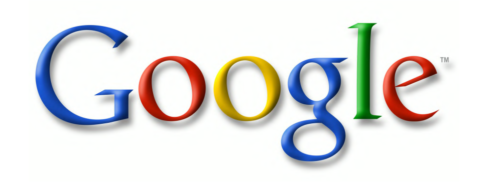
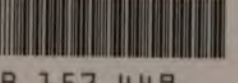



$B 157 449



A. DECOURCELLE & L. THIBOUST

JE DINE
HEZ MA MÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE COUPLETS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
..IE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1889

Prix : 3 francs

JE DINE CHEZ MA MÈRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique
le 31 décembre 1855

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

JE DINE

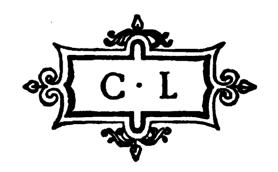
CHEZ MA MÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE COUPLETS

PAR

MM. A. DECOURCELLE ET L. THIBOUST



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES

SOPHIE ARNOULD	Mlle LAURENTINE.
LE PRINCE D'HENNIN	MM. DUPUIS.
PIERRE DIDIER, Peintre.............	LAFONTAINE.
LE CHEVALIER	THÉOPHILE.
MARION, fille de chambre............	Mlle GRAVIÈRE.

S'adresser, pour la Musique, à M. Jubin, Copiste et Bibliothécaire du Théatre et, pour la mise en scène détaillée, à M. Hérold, Directeur de la scène.

JE DINE CHEZ MA MÈRE

1er janvier 1765, à Paris, rue Richelieu, chez Sophie Arnould. — Un boudoir. — Portes latérales. — Au fond, cheminée avec glace sans tain; deux croisées; meubles riches et élégants, chargés de boîtes de bonbons, de bouquets, etc. — Devant la fenêtre de droite une toilette; glaces à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARION, *rangeant les écrins, les bouquets, sur les étagères et consoles.*

En voilà-t-y! en voilà-t-y! depuis ce matin, c'est une vraie procession de laquais! c'est une pluie de diamants, une averse de bonbons, un déluge de fleurs! (*Un laquais paraît à droite, un bouquet à la main.*) Bon! voilà la pluie qui recommence.

UN VALET.

Pour mademoiselle Sophie Arnould, de la part de monsieur le commandeur de Choisy.

MARION.

Très-bien! (*Le valet sort. — Plaçant le bouquet.*) Côté des fleurs.

DEUXIÈME VALET, *avec un écrin.*

De la part de monsieur le baron d'Ornay!

MARION.

Merci. (*Le valet sort. — Ouvrant l'écrin.*) Oh! que c'est beau... mais ce n'est pas une rivière, ça, c'est un fleuve! Je m'y noierais avec plaisir.

TROISIÈME VALET, *une boîte à la main.*

De la part de monsieur le vicomte de Sainte-Croix. (*Il sort.*)

MARION.

Le vicomte!... et moi qui le croyais ruiné. (*Elle ouvre la boîte et fait une petite moue.*) Maintenant, je ne le crois plus, j'en suis sûre... Ah! voici madame.

SCÈNE II.

MARION, au fond; SOPHIE ARNOULD, LE CHEVALIER.

SOPHIE, entrant de la gauche suivie du chevalier.

Chevalier, vous êtes un homme charmant, et ce bracelet est d'un goût...

LE CHEVALIER.

Oh! c'est bien peu de chose; il n'a qu'un mérite, c'est d'être le seul de ce modèle; car Boehmer en a brûlé le dessin sous mes yeux.

SOPHIE.

Vrai? alors vos duchesses vont être furieuses, elles qui courent chez ma faiseuse dès que j'ai une robe nouvelle.

LE CHEVALIER.

Elles doivent courir souvent.

SOPHIE

Assez.

LE CHEVALIER.

Du reste, cela fait honneur à leur goût.

SOPHIE.

Oui, si elles ne me prenaient que mes bonnes idées; mais elles me pillent quand même, les malheureuses! Figurez-vous que, l'autre jour, Aspasie m'envoie une robe odieuse, abominable; une espèce de fourreau couleur chocolat, dont Marion n'aurait pas voulu. J'étais pressée, j'étais de bonne humeur, et j'endosse résolûment cette chinoiserie. Eh bien! mon cher, le lendemain, il y avait au Cours-la-Reine deux cents fourreaux chocolat qui se pavanaient au soleil. J'en ai tant ri que je n'ai pu chanter de la semaine. (Avec un rire qui va crescendo.) Et rien que d'y penser... voyez-vous d'ici deux cents mannequins... chocolat!... ah! ces femmes-là me feront mourir, c'est sûr! (Elle s'assied sur un canapé placé au deuxième plan vers la gauche, face au public.)

LE CHEVALIER.

Le fait est que... (Il rit.)

MARION, rentrant.

Madame veut-elle dîner bientôt?

SOPHIE.

Quel est le menu ?

MARION.

Celui que madame a dicté elle-même : un potage à la reine, timbale aux œufs de caille, bécassines, primeurs, entremets glacés et dessert d'automne.

SOPHIE.

C'est bien. Chevalier, j'ai fait mettre exprès deux couverts, vous allez dîner avec moi ?

LE CHEVALIER.

Oh ! impossible... je dîne chez ma mère.

SOPHIE, riant.

Vous dînez chez votre maman ? ainsi, vous refusez mes bécassines ?

LE CHEVALIER.

J'ai la douleur de refuser vos bécassines.

SOPHIE, lui tendant la main.

Adieu donc, et bien du plaisir. Vous verra-t-on demain à l'Opéra ?

LE CHEVALIER.

Vous y chantez ?

SOPHIE.

On le dit.

LE CHEVALIER.

Alors, la question était inutile.

SOPHIE.

Charmant ! bonsoir... (Le chevalier lui baise la main et remonte ; arrivé vers la porte il soupire.) Plaît-il ?

LE CHEVALIER.

Rien. (Il pousse un nouveau soupir et sort par la droite.)

SCÈNE III.

SOPHIE, MARION.

SOPHIE.

Ouf ! (Elle se laisse aller sur son sofa et dispose les oreillers, sur lesquels elle appuie la tête nonchalamment.) Marion !

MARION.

Madame.

SOPHIE.

Monsieur Didier a-t-il rapporté le médaillon... vous savez ?... celui qui était accroché là. (Elle désigne un coin de la cheminée.)

MARION.

Ah! le portrait de la mère de madame, que madame a donné à retoucher?... non, madame, monsieur Didier n'est pas encore venu. Du reste, madame l'aurait vu, car monsieur Didier n'y met pas tant de façons; dès qu'il arrive, crac! il entre sans crier gare... Ah! ces artistes, c'est d'un laisser-aller...

SOPHIE.

Mademoiselle Marion, monsieur Didier est mon ami d'enfance; il faisait des bonshommes sur les murs quand je faisais des roulades dans les rues... C'est maintenant un grand peintre... c'est comme mon frère aîné, et je vous serai obligée d'avoir pour lui les plus grands égards ; ne l'oubliez pas.

MARION.

Oh! madame, je suis polie avec tout le monde, même avec les artistes.

SOPHIE, avec un sérieux comique.

Tu as raison, ma fille; il ne faut mépriser personne. A propos, Marion? tu as une jolie voix, tu n'es pas trop mal tournée, pourquoi donc n'as-tu pas pris le théâtre?

MARION.

Mon Dieu! madame, j'y ai souvent pensé... mais j'ai eu peur de désobliger mes parents.

SOPHIE, même jeu.

Ah! c'est juste... ton père est cocher de fiacre, je crois, et ta mère vend du poisson?

MARION.

Oui, madame.

SOPHIE.

Je te demande pardon, mon enfant, je l'avais oublié. (A part.) On n'a pas idée de ça! (Haut.) Marion?...

MARION.

Madame?

SOPHIE.

Est-ce que tu crois qu'il y ait au monde une femme plus heureuse que moi?

MARION.

Oh! ça, madame, je ne le crois pas.

SOPHIE.

C'est si beau, c'est si bon d'être artiste! lorsque l'on réunit l'esprit et la beauté, la jeunesse et le talent! Songe donc... femme, comédienne, savourer tous les triomphes, tous les enivrements de la gloire et du succès; avoir à ses pieds des ducs, des princes, tout ce que la France a de noble et d'illustre, et faire attendre tous ces beaux seigneurs dans des antichambres, qui peuvent rivaliser avec les salons de leurs palais... un regard, un sourire de moi font la pluie ou le beau temps; mes bons mots font le tour du monde; et quand, fatiguée de ce noble encens, toujours banal, souvent trompeur, je veux des bravos sincères, des bravos qui ne mentent pas! (Elle se leve.) Je m'élance sur mon théâtre, je m'avance devant un public qui a payé à la porte le droit de me dire la vérité. Alors, mon cœur bat de crainte et d'espoir, car ce ne sont pas des courtisans, ceux-là, et s'ils m'applaudissent, quelle victoire! quel triomphe!... c'est que je les ai entraînés, fascinés! c'est que je les ai fait rire de ma gaieté et pleurer de mes larmes! et ils m'applaudissent souvent, Marion!...

MARION.

Ils vous applaudissent toujours, madame...

SOPHIE.

Alors, que peut-il me manquer?... Rien!... J'ai beau chercher, je ne vois rien... (Passant à droite.)* J'ai des diamants comme une reine, de l'or comme une favorite, des grands seigneurs plein mes salons, des chevaux plein mes écuries... Qu'ont-elles donc de plus que moi ces grandes dames qui, d'abord, n'ont pas mon talent?...

MARION.

Elles vont chez le roi.

SOPHIE.

Si je voulais, le roi viendrait chez moi... Tu vois donc bien,

* Marion, Sophie.

Marion, qu'il n'y a pas au monde une femme plus heureuse que Sophie Arnould... (Elle va à la fenêtre.) Quel beau temps!... il fait froid! il fait sec! l'air est vif et gaillard! on se sent vivre aujourd'hui!... Que de monde dans la rue!...

MARION, qui est remontée aussi.

Ah! c'est le jour de l'an, madame.

SOPHIE.

Quelle bonne invention que ce jour de l'an! et que la rue fait plaisir à voir!... Ces bons bourgeois qui vont, qui viennent, qui se coudoient, qui s'embrassent... ils ont le nez rouge... à vous donner des engelures!... Ils traînent des enfants qui traînent des poupées; c'est un bacchanal de tambours et de trompettes... une avalance de pralines, une orgie de sucre d'orge... Quel bon jour!... (Elle est descendue à droite et passe à gauche.)*

Air *de Couder*.

Vive le jour de l'an!
Quel malheur, jour charmant
Des étrennes,
Que seulement une fois l'an
Tu viennes!
Malgré tes baisers de Judas,
Beau jour de l'an ne t'en va pas
Ne t'en vas pas!...
C'est la fête de tout le monde!
On se complimente à la ronde,
Joyeux:
Le premier janvier on s'embrasse,
Quitte à se faire la grimace
Le deux!
Ah! ah! ah! ah!

REPRISE.

Vive le jour de l'an! etc.

Marion, tu diras à tous mes gens que je double leurs gages.

MARION.

Les miens aussi, madame?

SOPHIE.

Les tiens aussi, ma fille.

* Sophie, Marion.

MARION.

Oh! je vas conter ça à l'office tout droit... (Rumeurs au dehors; éclats de rire dans l'escalier.)

SOPHIE, s'asseyant sur le sofa.

Quel est ce bruit? (Le Prince paraît à droite.)

MARION.

Monsieur le prince d'Hennin, madame. (Elle avance un fauteuil et sort.)

SCÈNE IV.

SOPHIE, LE PRINCE. (Il entre en riant et se jette dans un fauteuil à droite du sofa au milieu du théâtre.)

SOPHIE.

Qu'est-ce donc, cher prince? (Il rit plus fort.) Ah ça, êtes-vous fou?...

LE PRINCE.

Pardon, chère enfant, c'est que... (Il rit de plus belle.)

SOPHIE.

Me direz-vous le sujet de cette prodigieuse gaieté... et du bruit que j'entends sous mes fenêtres?

LE PRINCE.

Ce sont vos étrennes que je vous apporte... ou plutôt que je vous amène...

SOPHIE.

Comment?

LE PRINCE.

Voici ce que c'est... Vos chevaux commençaient à dater, et je viens de les remplacer par six chevaux anglais, tout ce que l'on peut rêver de plus fin, de plus pur et de plus vif.

SOPHIE.

Cela ne m'explique pas vos éclats de rire et le bruit que...

LE PRINCE.

Attendez donc... Comme il n'y avait pas de place pour mon... cadeau dans vos écuries, j'ai donné la clef des champs à vos pensionnaires; ils se sont éparpillés dans la rue, et si vous aviez vu la stupéfaction et la frayeur des passants... c'était à se tordre!...

SOPHIE, riant aussi.

Comment, vous avez lâché mes chevaux?

LE PRINCE.

Ah! ils faisaient une bien drôle de mine, allez! ils avaient l'air de se dire: « Qu'est-ce que ça signifie?... comment, on nous fait sortir sans harnais? sans une voiture à nos flancs? sans une selle sur le dos?... Ah ça! on nous met donc à la porte?... Mais quel est notre crime?... Ne sommes-nous pas de bons normands, hauts de garrot, robustes des reins, fermes des jarrets? n'avons-nous pas toujours traîné notre Sophie en coursiers rapides et prudents?... Et voilà comment elle en use avec nous... c'est une infamie!... » Ma foi! ce discours m'a ému... j'ai fait rentrer les six normands à l'écurie; les six anglais se sont un peu serrés, et à l'heure qu'il est, ils sont les meilleurs mis du monde. D'où je conclus que nos ministres sont de mauvais prophètes, que la bataille d'Azincourt est oubliée...

SOPHIE.

Et que la France et l'Angleterre finiront par s'entendre.

LE PRINCE, se levant.

Maintenant, ma chère Sophie, je vous prie d'agréer mes vœux... et mes chevaux. (Il lui baise la main.)

SOPHIE.

Décidément, vous êtes le prince Charmant... (Deux domestiques apportent une table servie, la placent devant la cheminée et sortent.)

LE PRINCE.

Comment! déjà l'heure du dîner? (Il regarde à la pendule.) Oui, ma foi! Ma chère belle, je suis ravi de vous avoir trouvée en santé je vous renouvelle mes souhaits, je vous baise les mains et je m'en vais.

SOPHIE, le retenant par le bras.

C'est ce qui vous trompe, monsieur... vous ne vous en allez pas.

LE PRINCE.

Comment, je ne...

SOPHIE.

Non, monsieur.

LE PRINCE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

SOPHIE.

Parce que je vous garde à dîner.

LE PRINCE.

Oh! c'est impossible, mon enfant.

SOPHIE.

Impossible?

LE PRINCE.

Oui; je dîne chez ma mère.

SOPHIE.

Eh bien, vous allez écrire un mot d'excuse, et Germain le portera.

LE PRINCE.

Comme vous arrangez cela!

SOPHIE.

C'est si simple!

LE PRINCE.

Mais pas du tout... et la preuve, c'est qu'il faut absolument...

SOPHIE.

Pourquoi?

LE PRINCE.

1er janvier!.. jour de gala... fête de famille! je vous avouerai franchement que je ne vais chez ma mère que bien rarement; et, si j'y manquais aujourd'hui, on me croirait mort, pour le moins.

SOPHIE.

Mais en écrivant...

LE PRINCE, s'asseyant sur le sofa.

Ah! vous revenez à vos moutons?.. Si vous connaissiez la princesse d'Hennin, vous sauriez que ce n'est pas une personne à qui on envoie un petit mot comme ça. Figurez-vous une grande dame aux lèvres minces, au front sévère, au regard froid, obstinément plongée dans un fauteuil en vieux chêne. Tout s'est modifié autour d'elle; elle seule n'a pas changé... Elle a conservé les mœurs, les usages, et jusqu'au costume du siècle dernier. A ses yeux, mon frère et moi nous n'avons pas vieilli; nous sommes toujours les deux enfants qu'un gouverneur lui amenait deux fois l'an, le jour de sa fête et le 1er janvier... Ce sont les seuls jours où elle nous ait embrassés... C'est

un baiser grave, lentement déposé sur le front, le même qu'elle nous donnera dans un quart d'heure; puis, un dîner de famille, en grande cérémonie, un festin muet et solennel, où ma mère seule rompt par fois le silence, pour nous dire les us et coutumes du grand règne, et comme quoi notre père aida fortement M. de Villars à battre les impériaux.

AIR *de mademoiselle Garcin.*

Ah! tout cela n'est pas très-gai, sans doute,
Mais songez-y, voilà bientôt trente ans
Qu'au rendez-vous je vais, coûte que coûte,
C'est un devoir consacré pour le temps.
Puis les baisers de ma mère sont rares;
Lorsque celui d'aujourd'hui m'est certain,
Il faut agir, comme avec les avares,
Il ne faut pas remettre au lendemain.

SOPHIE

Pourtant, si vous étiez malade?..

LE PRINCE.

Il est certain que si j'étais malade... mais je ne le suis pas. (Il se lève.)

SOPHIE, se levant aussi et lui prenant le bras avec coquetterie.

Eh! bien, supposez que vous l'êtes, et restez!... Oh! restez, je vous en supplie!.. vous irez demain, ce soir, chez la princesse d'Hennin; elle ne pourra pas vous en vouloir, et vous m'aurez rendue bien heureuse.

LE PRINCE.

Mais, mon enfant...

SOPHIE.

Oui, c'est un caprice, si vous voulez, un de ces mille caprice dont vous riez souvent, et auxquels vous cédez toujours. Voyons, restez, Maurice... vous restez, n'est-ce pas?

LE PRINCE.

J'en suis désolé; mais vraiment, je ne le puis...

SOPHIE, sèchement.

Ah!.. et moi, qui étais assez sotte pour croire à votre amour!...

LE PRINCE.

Comment, je ne vous aime pas, parce que je ne puis dîner

avec vous aujourd'hui?.. mais j'y dînerai demain! tous les jours! tant que vous voudrez!...

SOPHIE.

Je ne vous invite pas...

LE PRINCE, continuant.

Je ne vous aime pas? moi qui me suis battu dix fois avec vous. Eh! tenez, je me bats encore demain avec M. de Fontanges, qui prétend qu'avant-hier vous avez donné un la dièze pour un si bémol... Si je ne vous aimais pas, j'aurais été de l'avis de Fontanges; car, en réalité, vous avez émis une note. douteuse... Je ne prétends pas que ce n'était point un si bémol; mais entre nous, il y avait un peu de la dièze là dedans. (Il remonte.)

SOPHIE, passant à droite. *

Fort bien! rangez-vous du côté de mes ennemis! critiquez-moi! sifflez-moi!..

LE PRINCE.

Mais non! puisque je me bats!.. Allons, allons, décidément c'était un si bémol, et je tuerai M. de Fontanges! J'espère que je suis aimable... Trois heures, diable!

SOPHIE.

Ainsi, vous partez?..

LE PRINCE.

Sans doute!

SOPHIE.

Et moi, maintenant, je veux que vous restiez... Je le veux!..

LE PRINCE, souriant.

Le roi dit: Nous voulons... Mais tenez, j'ai un moyen d'arranger tout cela... Vous allez dîner seule... laissez-moi donc finir... et je reviendrai souper avec vous.

SOPHIE.

Souper?... croyez-vous donc que je sois embarrassée de trouver des... soupeurs?

LE PRINCE.

Loin de moi cette pensée! mais je vous offre ça comme u transaction... C'est dit, n'est-ce pas?.. au revoir!.. (Il veut lui prendre la main, Sophie la retire. Ah! allons!.. (Il prend son chapeau et remonte; arrivé à la porte, il s'arrête.) Vous ne voulez pas me dire adieu?

* Le Prince, Sophie.

SOPHIE. Elle a remonté jusque derrière le fauteuil du milieu.*

Maurice, je vous déclare que si vous passez cette porte, elle ne se rouvrira jamais pour vous.

LE PRINCE, se rapprochant.

Ah çà! c'est donc une idée fixe?.. vous ne voulez donc pas comprendre...

SOPHIE.

Pas de phrases!.. Voulez-vous dîner avec moi, oui ou non?

LE PRINCE, résolûment.

Eh! bien, non!.. je ne le puis pas.

SOPHIE, descendant à droite.**

Ah! c'est ainsi?.. C'est bien, il ne sera pas dit qu'on ne me fera pas plus de sacrifices qu'à une grisette!.. Vous prétendez m'aimer!...

LE PRINCE.

Certes!

SOPHIE.

Si vous m'aimez, restez! Si vous ne m'aimez pas, allez-vous-en!.. mais ne revenez pas.*** (Passant.) Car j'ai assez de ces amours banales, qui consistent à me donner les heures dont on ne sait que faire; et des bijoux, qui ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on est un prodigue ou un millionnaire.

LE PRINCE.

Mais...

SOPHIE.

Oui, vous allez me faire sonner bien haut vos grands coups d'épée!.. Et que m'importe, à moi?.. D'abord, est-ce bien pour moi que vous vous battez?.. Allons donc! c'est par respect humain; c'est par amour-propre... pour faire preuve de sang-froid et de courage!.. Un beau courage, ma foi!.. quand on a acheté d'un maître d'armes le droit d'être brave impunément!..

LE PRINCE.

Sophie!...

SOPHIE.

Ah! vous êtes bons, vous autres!

* Sophie, le Prince.
** Le Prince, au 2e plan; Sophie.
*** Sophie, le Prince.

AIR : *De Couder.*

Quand vous avez prodigué les bijoux,
Bien entassé sottise sur folie,
Quand vous avez croisé le fer pour nous
Et... fait semblant de risquer votre vie,
Vous croyez tous, et c'est là votre erreur,
Qu'il nous suffit de cet encens vulgaire...
Mais nous avons des rêves de bonheur,
Mais nous avons des caprices du cœur,
Que le cœur seul peut satisfaire !

LE PRINCE, avec fermeté.

Sophie, la vie a des devoirs futiles en apparence, mais au fond réels et sacrés; vous ne l'avez pas compris, tant pis pour vous. Quoi que vous en disiez, je vous aime, et vous le savez bien... Mon amour, ma fortune et ma vie sont à vous... mais quelque part que je sois, lorsque, de sa main tremblante, ma mère me fera le moindre signe, j'obéirai à ce signe; j'obéirai sur l'heure, comme un enfant, dussé-je payer mon respect du bonheur de toute ma vie... Adieu!..

SOPHIE.

Adieu! (Le prince gagne la porte.) Un dernier mot; (S'asseyant sur le fauteuil.) Je ne dînerai pas seule, je vous en préviens!

LE PRINCE.

Une menace?

SOPHIE.

Non... un avertissement...

LE PRINCE.

Et avec qui dînerez-vous?

SOPHIE.

Oh!... avec le premier venu.

LE PRINCE.

Alors, je suis tranquille... (Il va sortir.)

SOPHIE, à part.

Ah! (Haut.) Avec le baron de Marcilly.

LE PRINCE, avec jalousie.

Marcilly!

SOPHIE, appuyant.

Avec le baron de Marcilly.

LE PRINCE, après un combat intérieur.

Libre à vous! (Il sort.)

SCÈNE V.

SOPHIE, seule. Elle se lève.

Oh! c'est indigne!... les voilà bien tous, ces hommes qui rampent à nos pieds, en nous jurant qu'ils nous adorent!... eh! messieurs, adorez-nous moins et aimez-nous un peu plus! (Se promenant avec agitation.) Je suis enchantée qu'il soit sorti... car je ne l'ai jamais aimé! un cœur sec, égoïste!... un esprit très-contestable... un homme fort médiocre, au total, qui ne m'aimait que par vanité!... Je vais joliment la traiter sa vanité!... Marcilly n'est qu'un cadet de famille, qui n'a que la cape et l'épée... il demeure en face... je vais l'inviter à dîner avec moi! ça sera bien fait! (Elle sonne et se met à écrire.) Il est joli garçon ce Marcilly... (Au secrétaire à droite.) Il n'a ni chevaux, ni diamants à m'offrir, lui!... le prince n'en sera que plus furieux. (Germain paraît.) Vite!... Germain... cette lettre à son adresse... vite!... vite!... vite!... (Germain sort.) Ah!... (Elle se lève.) Ça m'a fait du bien, d'écrire cette lettre!... tout-à-l'heure j'étouffais de colère et de dépit... maintenant, je respire, je suis d'une gaieté folle!... ce monsieur, qui croyait que j'allais tomber à ses genoux, parce qu'il daigne se battre pour moi... il ne m'a peut-être parlé de ce duel que dans l'espoir que j'arrangerais l'affaire!... Oh! je voudrais que Fontanges lui fît une grande balafre dans la figure. (Bruit dans la rue.) Allons, bon! encore des cris!... (Elle s'approche de la fenêtre.) Quelle stupide chose que ce jour de l'an!... ces enfants qui miaulent, ces commères endimanchées qui jasent comme des pies; ces badauds qui regardent mon hôtel avec leurs grands yeux bêtes! Allons, courage, embrassez-vous, bourgeois!... et regagnez vos boutiques... (Elle quitte la fenêtre.) Ce pauvre Marcilly!... va-t-il être content!... Ah! ce n'est pas lui qui.. (Germain rentre.) Eh! bien?... une lettre?..... donnez! mais donnez donc! (Elle lit.) « Chère Sophie, votre » invitation m'a comblé de joie! mais, hélas! je dîne chez..... » (Elle n'achève pas et déchire la lettre, dont elle froisse les morceaux avec colère.) C'est bien! allez-vous en! mais sortez donc! (Germain sort tout ahuri.) Décidément, ce Marcilly est un paltoquet; je ne puis pourtant pas dîner seule!... d'ailleurs, je n'ai pas faim!... et ce Didier qui ne vient pas! (Elle remonte à la cheminée.) Je le croyais

mon ami, celui-là?..... encore un à rayer de mes tablettes!..... Ah! l'amitié!... Tradérilà!... c'est comme l'amour... Tradérilà! Oh!... mais j'ai faim... j'ai très-faim!... mais je ne dînerai pas seule!!! (Marion paraît.)

SCÈNE VI.

SOPHIE, MARION.

SOPHIE, assise à table.

Ah! c'est toi, Marion?

MARION.

Oui, madame, je...

SOPHIE.

Comme te voilà belle!...

MARION.

Oui, madame; j'ai mis ma robe neuve, parce que, je...

SOPHIE.

Marion, tu es une bonne fille, je n'ai qu'à me louer de tes services... et je veux te donner une preuve de l'affection que j'ai pour toi... assieds-toi là, Marion; tu vas dîner avec moi.

MARION.

Oh! madame...

SOPHIE.

Plaît-il?

MARION.

Madame ne se souvient donc pas?...

SOPHIE.

De quoi?

MARION.

Ce matin, madame m'a donné ma soirée, à partir de quatre heures.

SOPHIE.

Et qu'en voulez-vous faire de votre soirée?...

MARION.

Madame le sait bien.

SOPHIE.

Mais non!

MARION.

J'ai demandé congé à madame pour aller dîner chez nous.

SOPHIE.

Ah! vous avez aussi un chez vous?... Eh bien, vous irez un autre jour.

MARION.

Oh! madame!

SOPHIE.

Qu'est-ce à dire? quand je vous fais l'honneur de vou admettre à ma table?

MARION.

C'est bien glorieux pour moi... mais si madame voulait remettre ça à demain.

SOPHIE, brusquement.

Vous dites?

MARION.

Je ne sais pas ce que madame a après moi, j'ai n'ai pourtan pas voulu l'offenser.

SOPHIE.

C'est bien, je reçois vos excuses... mettez-vous à table.

MARION.

Mon Dieu! madame, j'en ai le cœur tout gros, mais on m'attend... c'est une vieille habitude que nous avons comme ça à la maison, et, si j'y manquais, il me semble que ça me porterait malheur pour toute l'année.

SOPHIE.

Et s'il me plaît que vous ne sortiez pas?

MARION.

Alors, j'en serais bien fâchée, mais...

SOPHIE.

Achevez!...

MARION.

Mais je serais forcée de...

SOPHIE.

De...?

MARION.

De demander mon congé à madame.

SOPHIE, se levant.

C'est bien, sortez!

MARION.

Madame me renvoie?

SOPHIE.

Je vous chasse, entendez-vous! je vous chasse!... une fille que j'ai prise chez moi par charité, par pitié, et qui... vous n'êtes pas encore partie?

MARION, suppliante.

Madame, croyez bien...

SOPHIE.

Faut-il que je sonne mes gens? (Elle va à la toilette et sonne. Dieu! que j'ai mal à la tête! ce sont ces fleurs! ces horribles fleurs!! On ne pouvait donc pas les mettre ailleurs? dans le grand salon, à la cave, au grenier?

MARION.

Si. . si, madame...

SOPHIE, agitant toutes les sonnettes.

Comment! j'ai vingt domestiques et je ne ne puis pas être servie! ils ont donc juré de me faire mourir! (Elle descend à droite. Plusieurs domestiques entrent tout effarés.)

GERMAIN.

Madame a sonné?

SOPHIE.

Taisez-vous! et jettez toutes ces fleurs par la fenêtre? (On obéit en tumulte.) * Bon! voilà qu'ils ouvrent la fenêtre, pour me donner une fluxion de poitrine!...

MARION.

Mais, madame, il faut bien...

SOPHIE, passant à gauche.

Il faut vous taire, vous. Ah!... je suis bien servie. ** Les laquais dorment dans l'antichambre! je les chasse! (Au cocher.) Vous, mon cher, vous conduisez un carrosse comme si c'était une charrette, accrochant toutes les bornes, au risque de me briser vingt fois...

*Germain ouvre la fenêtre de gauche; Marion prend les fleurs sur une console, à gauche.

** Sophie, avant-scène à gauche; Marion, derrière le sopha; puis obliquement, Germain, le Maître d'hôtel, le Cocher.

LE COCHER.

Moi, madame ?

SOPHIE.

Oui, vous ! et je vous chasse ! — Ah ! vous êtes là, monsieur mon maître d'hôtel ? quel dîner de cabaret m'avez-vous donc cuisiné aujourd'hui ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Celui que madame a commandé elle-même... des bécassines...

SOPHIE.

Des bécassines ! mais je suis donc condamnée aux bécassines ? voilà six mois que vous me faites manger des bécassines !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, interdit.

Primeurs... dessert d'automne...

SOPHIE.

C'est cela ! des primeurs... au mois de janvier ! pourquoi pas des rubis et des perles fines ? ça irait plus vite et je serais plutôt ruinée ! Je vous chasse ! allez-vous-en ! allez-vous-en tous ; que je ne vous revoie plus !... que je ne vous revoie jamais. (Les domestiques se sauvent en désordre par la droite. Elle se promène quelques instants avec agitation, et elle tombe sur le sofa en sanglotant.) Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

SCÈNE VII.

SOPHIE, DIDIER.

DIDIER, entrant de la droite, et s'annonçant lui-même.

Monsieur Didier, peintre, entrez ! — Bonjour Sophie, je te rapporte ton médaillon réparé et restauré par le pinceau de l'amitié. (Il l'accroche à la cheminée.) Nà ! vous a-t-elle une bonne figure de bonne vieille, avec son bonnet de paysanne ! ça devait être une brave femme !... à propos ! (Tirant une orange de sa poche.) Conformons-nous aux usages. Mademoiselle, je vous la souhaite bonne et heureuse. * C'est une phrase saugrenue, mais ayant cours. Maintenant, permets-moi de déposer ma carte de visite sur tes deux joues. (Sophie ne répond pas.) Eh ! bien !... Ah ! mon Dieu ! tu pleures ?...

* Il dépose deux oranges sur la console, à gauche.
Didier, Sophie.

SOPHIE.

Moi, non?

DIDIER.

A ta place, je dirais : Au contraire! Tu sais, c'est aussi une phrase reçue, quand quelqu'un vous marche sur le pied et vous demande s'il ne vous a pas fait de mal. Voyons, qu'est-ce que tu as?

SOPHIE.

Rien, je n'ai rien.

DIDIER, l'imitant.

Rien.... je n'ai rien. Mais si tu as quelque chose. Allons, conte-moi ça bien vite!... (Il s'assied sur le sofa.)

SOPHIE.

Mais je *vous* assure que...

DIDIER.

Vous? Oh! oh! ça se gâte!... Sophie, te souviens-tu d'une vieille maison, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, au premier... en venant du ciel?... une espèce de pigeonnier?... Te rappelles-tu deux mansardes, très-étroites, mais... très-délabrées? dans l'une roucoulait une jeune fille, devant un clavecin, auquel il manquait des dents; dans l'autre s'épanouissait un grand garçon, dont le mobiler se composait d'un chevalet vermoulu. Les deux voisins devinrent amis, une bonne et franche amitié, rien de plus! on ne se chauffait pas tous les jours; on ne dînait pas... très-régulièrement; on ne se faisait pas de cadeaux, et pour cause; mais on se comblait de conseils réciproques. La chanteuse disait au peintre : Je crois que ce ciel est trop bas! et le peintre disait à la chanteuse : Je crois que ce sol est trop haut!... Ah! ton ciel est bien bas! ah! ton sol est bien haut! là-dessus on se disputait, on se chamaillait!... Puis, la chanteuse baissait son sol, le peintre haussait son ciel; et l'on allait se coucher, chacun chez soi, c'est-à-dire rêver gloire, bravos et fortune! La jeune fille, c'était toi, Sophie; le peintre, c'était moi. La vieille maison est toujours debout, est-ce que notre amitié se serait écroulée?

SOPHIE.

Mon ami!

DIDIER.

AIR : *C'est un lanla.*

Alors, un peu de courage!
A raconter son ennui,
Bien souvent on le soulage;
Fais-en l'épreuve aujourd'hui;
Dis tes peines à ton frère,
Et tu vas les oublier,
Comme aux jours de la misère,
Comme au bon temps du pigeonnier!

SOPHIE.

Mon Dieu! mon ami, je ne demande pas mieux, mais je n'ose pas; car, en vérité, c'est bête comme tout!

DIDIER.

Va donc! va donc!

SOPHIE.

Eh bien, voici ce que c'est: aujourd'hui, j'ai reçu des présents à rendre la reine jalouse.

DIDIER.

Après?

SOPHIE.

Toute la noblesse, toutes les gloires de la France sont venue s'inscrire à ma porte...

DIDIER.

Jusqu'à présent, je ne vois pas trop...

SOPHIE.

Mais personne n'a voulu dîner avec moi; personne, Didier, pas même l'homme à qui j'ai tout sacrifié; pas même ma fille de chambre... enfin, personne!... Ils dînent tous en famille; moi, je n'en ai plus, de famille; mais, je croyais avoir, sinon des amis, du moins des esclaves soumis et dévoués... Je m'étais trompée; je ne me savais pas si seule, et cela m'a fendu le cœur. Tu vois bien que ça n'a pas le sens commun.

DIDIER.

Mais si; je comprends ça, moi!... Il y a parfois de certains coups d'épingle qui vous font des trous larges comme la main Tu n'avais jamais pensé à cette déception-là et le coup t'a étourdie... ma pauvre Sophie! ça prouve que tu as du cœur, voilà tout... et c'est un article assez rare chez les gens d'esprit.

SOPHIE.

Mon bon Didier!... (Montrant la table). Je n'ose pas te prier de...

DIDIER.

Je ne demanderais pas mieux, mais...

SOPHIE.

Oui, je devine.

DIDIER.

Je dîne chez...

SOPHIE, souriant tristement et se levant.

Je sais, je sais; et je ne veux pas te retenir plus longtemps... Adieu, Pierre, adieu! (Elle remonte).

DIDIER.

Sapristi!... il n'y a pas à dire... je ne peux pas rester. Et, d'un autre côté, ça m'ennuie, moi, de te laisser là toute seule, car enfin!... (Poussant un cri). Oh! quelle idée!... Sophie, réjouis-toi! réjouis-toi, Sophie. (Il s'est levé et est allé à elle.)

SOPHIE.

Que veux-tu dire?

DIDIER.

Qu'est-ce que je veux, moi?... dîner chez nous, et que tu ne dînes pas seule. Eh bien! il y a un moyen bien simple... Tu vas venir manger la soupe aux choux du père Didier... Qu'est-ce que tu dis de ça?

SOPHIE.

Moi, dîner chez tes parents?

DIDIER.

Oh! sois tranquille, tu dîneras mal!... mais tu auras de la société... Allons, en route. (Ils redescendent).

SOPHIE.

Quoi! bien vrai, tu veux...

DIDIER.

Est-ce que tu vas faire des façons, maintenant?... Est-ce que la frugalité du festin?...

SOPHIE.

Moi? oh! partons!...

DIDIER.

Ah! mais non, au fait... pas dans cette tenue-là!...

SOPHIE.

Tu ne me trouves pas assez...

DIDIER.

Au contraire, je te trouve trop... et tu vas me faire le plaisir d'emprunter une robe à ta femme de chambre... une robe d'indienne; chez nous, on n'ést reçu qu'en robe d'indienne. Je te présenterai sous le nom de mademoiselle Sophie, une voisine à moi, lingère en chambre, aux appointements de dix-huit sous par jour, sans le fil; et alors je te réponds d'une réception... un triomphe, quoi! un triomphe!

SOPHIE.

Oui, tu as raison... Marion. (Elle sonne). Marion! (Elle ouvre la porte de droite).

DIDIER.

Elle n'est pas pressée, ta bonne.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! mais j'oubliais que je l'ai congédiée.

DIDIER.

Cette pauvre Marion... Pourquoi donc ça?...

SOPHIE, montrant la table.

Parce qu'elle m'a refusé...

DIDIER, riant.

Ah! je comprends!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARION, * les yeux rouges, un grand carton à la main.

MARION.

C'est moi, madame... je viens prendre congé de vous, puisque...

DIDIER.

Madame vous rend vos galons, ma fille.

MARION, laissant tomber son carton.

C'est-y Dieu vrai, madame?

SOPHIE.

Oui, Marion, je vous prie de rester à mon service.

MARION.

Oh! mais qu'est-ce que je pourrai donc faire pour vous remercier, pour vous prouver...

* Didier, Sophie, Marion.

SOPHIE.

Il faut me prêter une robe, tout simplement.

MARION.

Une robe de moi, à vous?

SOPHIE.

Une robe de vous, à moi.

MARION.

Oh! la plus belle, madame!... la plus...

SOPHIE.

Non... la plus simple.

MARION, ouvrant son carton.

Tout de suite, madame; celle-ci fait-elle votre affaire?

SOPHIE.

Tout à fait, n'est-ce pas, Didier?

DIDIER.

C'est peut-être un peu riche... mais ça peut aller.

SOPHIE.

Défaites-moi, Marion.. Didier?

DIDIER.

Sophie?

SOPHIE.

Vous avez entendu?

DIDIER, sans bouger.

Parfaitement.

SOPHIE.

Eh bien, faites-moi le plaisir de prendre un livre...

DIDIER.

C'est juste. (Prenant un livre). Voilà. (Il s'assied sur le sofa).

SOPHIE.

Et de vous retourner.

DIDIER.

Vcilà! (Il se retourne vers elle.)

SOPHIE.

Hein?...

DIDIER.

C'est juste... voilà! (Il lui tourne le dos.)

SOPHIE.

Et de ne pas regarder dans les glaces.

DIDIER.

Oh! ne craignez rien... D'ailleurs, un peintre... ça n'a pas d'importance.

SOPHIE.

C'est égal... lisez attentivement. J'aime mieux ça, mon ami.

DIDIER, causant, pendant que Marion habille Sophie devant la toilette.

Quelle belle chose que l'amitié, n'est-ce pas Sophie?

SOPHIE.

Ah! je crois bien!

DIDIER.

En ce moment, par exemple, voici qu'une des plus jolies femmes de Paris... (Se retournant à demi). Car tu es une des plus jolies femmes de...

SOPHIE.

Eh bien!... eh bien!...

DIDIER, reprenant sa position.

C'est juste; voici, dis je, une femme charmante qui s'habille tranquillement devant un joli garçon. (Se tournant à gauche vers la glace). Car, entre nous, je suis un assez joli...

SOPHIE.

Voulez-vous bien laisser la glace tranquille!...

DIDIER.

C'est juste... donc, voici deux êtres, jeunes et beaux, qui sont là côte à côte... l'un plein de confiance et de sécurité, l'autre tranquille comme Baptiste!... Pourquoi ça? parce que l'amour n'est pas en tiers dans la conférence. L'amitié... ah! l'amitié!

AIR *de Couder*.

L'amour disait à l'amitié :
« A quoi sers-tu, pauvre insensée?
» Moi seul occupe la pensée
» De ce monde dont j'ai pitié. »
L'amitié se prit à lui dire :
« Lorsque je te vois t'en aller,
» Quand les pleurs suivent ton délire
» Je viens... et je mêle un sourire
» Aux larmes que tu fais couler! »

SOPHIE.

Tiens!... il est gentil, cet air-là !

DIDIER.

Il est de moi !

SOPHIE.

Là ! Voilà qui est fait!...

MARION.

Oh ! que madame est jolie comme ça !

DIDIER.

Peut-on voir ?

SOPHIE, redescendant.

On le peut.

DIDIER, se levant.

Oh ! c'est parfait !

SOPHIE.

Marion, vous êtes libre, je vous rends votre soirée. Ah! vous direz à mes gens que je les garde tous !

MARION.

Et madame double-t-elle toujours leurs gages ?

SOPHIE.

Non... je les triple !... Allez !...

MARION.

Ah ! quel bonheur ! (Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

DIDIER, SOPHIE.

SOPHIE.

Quand vous voudrez, monsieur ?

DIDIER.

Es-tu assez gentille ?

SOPHIE.

J'ai bien l'air d'une grisette, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Tu me rappelles la rue Saint-Germain l'Auxerrois.

SOPHIE.

Nous allons à pied, pas vrai? ça me changera.

DIDIER.

J'aimerais mieux la voiture, ça me changerait.

SOPHIE.

Y penses-tu? à la voiture, on reconnaîtrait Sophie Arnould.

DIDIER.

Ah! à propos de Sophie Arnould, je savais bien que j'avais encore quelque chose à te dire.

SOPHIE.

Parle.

DIDIER, *gravement*.

Sophie, mon père est un ancien maçon, franc du collier; et ma mère une femme toute ronde et qui ne fait pas de façons; elle est convaincue qu'au physique et au moral je suis le chef-d'œuvre de la création... Ne pas la détromper, si vous tenez à sortir de chez nous avec tous vos yeux... On vous offrira de la soupe aux choux; c'est pour moi qu'elle est faite, cette soupe; je la déteste et j'en demande deux fois... Ne pas faire la grimace, ça désobligerait les parents... Ils laissent un peu à désirer sous le rapport du langage et des manières; moi, ça m'est égal, je les aime comme ça; mais, il y a des gens qui pourraient en rire... Ne riez pas, Sophie, ça me ferait de la peine. Vous ne verrez pas de porcelaine du Japon, mais bien des assiettes de faïence, ornées de coqs et de papillons... On en change peu, je vous en préviens... Il y a un gros chien borgne qui aboie et qui commet plus d'un larcin; laissez-le faire, c'est une tradition: c'est l'ami de la maison.

AIR *du Luth galant*.

Pour en finir, notre hospitalité
N'a d'autre prix que sa sincérité;
Le repas, j'en conviens, n'est pas très-délectable,
La table boite un peu, le vin est détestable,
Et l'on met au dessert les coudes sur la table,
Mais on y met aussi son cœur et sa gaité!

Partons! (Il lui prend le bras, Sophie s'arrête à la porte.)

SOPHIE.*

Didier...

* Sophie, Didier.

DIDIER.

Est-ce que tu oublies quelque chose?

SOPHIE.

Non... Didier, vous êtes toujours décidé à m'emmener, bien décidé, n'est-ce pas?

DIDIER, *étonné.*

Sans doute!

SOPHIE, *lui serrant la main.*

Merci, mon ami!... c'est tout ce qu'il me faut. (*Ils redescendent.*)

DIDIER.

Comment?... est-ce que les convives vous font peur?

SOPHIE.

Oh! n'en croyez rien! Si j'étais réellement la Sophie que vous vouliez leur présenter, je n'hésiterais pas; mais je suis Sophie Arnould, et ma place n'est pas plus chez votre mère que chez la princesse d'Hennin.

DIDIER.

Ah çà! qu'est-ce qui te prend?

SOPHIE.

Écoute-moi, Pierre; un jour, tes parents pourraient me rencontrer dans mon carrosse et apprendre ainsi qui je suis... Ils ne seraient peut-être pas très-flattés de la découverte... Ainsi, adieu et merci! car tu m'as prouvé que je ne suis pas aussi abandonnée que je le croyais, et cela m'a fait du bien... Adieu, mon ami, mon frère, adieu!

DIDIER.

Tu le veux?

SOPHIE

Il le faut...

DIDIER

Sophie, c'est bien ce que tu fais là... Moi, je n'ai pensé qu'à ton plaisir... Toi, tu as pensé à mon devoir... C'est très-bien... embrasse-moi, ma fille! (*Il l'embrasse avec effusion.*) Allons, bon! quand je suis entré tu pleurais et je riais... Maintenant, c'est moi qui... Je me sauve, car, quand je pleure, je suis atroce! Au revoir, Sophie, au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SOPHIE, *seule.*

Brave et digne garçon !... Et ce pauvre Maurice... comme j'ai été méchante et insensée !... (*Avec coquetterie.*) Oh ! il reviendra... et il me pardonnera... (*Se regardant à la glace à droite.*) Il est si bon ! (*Tout en parlant elle a pris le médaillon, qu'elle contemple avec émotion.*) Oui, ils ont raison, mille fois raison d'être si avides des joies de la famille... (*S'adressant au portrait.*) Ma mère ! ma bonne mère ! *Elle presse le médaillon sur ses lèvres. Tout en parlant, elle est arrivée lentement vers la table, elle y place le portrait et s'assied.*)

SCÈNE XI.

SOPHIE, MARION.

MARION, *accourant.*

Madame ! madame !

SOPHIE.

Que veux-tu, Marion ?

MARION.

Madame, je venais vous dire que j'ai tout conté à ma mère, et qu'elle m'a permis de revenir dîner avec vous.

SOPHIE.

Merci, mon enfant ; mais je ne veux pas te priver de ta petite fête... Merci.

MARION.

Je ne peux pourtant pas laisser madame toute seule comme ça !

SOPHIE, *gaîment.*

Je ne suis plus seule, Marion... (*Montrant le médaillon.*) Tu vois, moi aussi, je dîne avec ma mère.

FIN.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Néron, *drame*	2	»
Néron, *opéra*	2	»
Une Nuit de Cléopâtre, *opéra.*	1	»
Les Petits Mousquetaires, *op. c.*	2	»
Les Pattes de Mouche, *com.*	2	»
La Duchesse Martin, *comédie.*	1	50
Un Roman parisien, *pièce*	2	»
Divorçons, *comédie.*	2	»
Le Roi l'a dit, *op. com.*	2	»
L'Homme de peine, *drame.*	2	»
Le Chevalier Jean, *dr. lyr.*	1	»
L[illegible]na, *opéra comique.*	2	»
La Parisienne, *comédie.*	1	»
Le Chiffonnier de Paris, *drame.*	1	»
Château de Tire-Larigot, *com.*	1	»
Joli Gilles, *opéra comique.*	1	»
Macbeth, *drame*	2	»
Les Invalides du Mariage, *com.*	2	»
L'Enclume, *opéra comique*	1	»
Indigne, *pièce*	2	»
La Poupée, *monologue*	1	»
Sapho, *opéra*	1	»
Richard III, *opéra.*	1	»
Les Affolés, *comédie*	2	»
La Revanche du Capitaine, *com.*	1	50
La Farandole, *ballet*	1	»
François les Bas bleus, *op. c.*	1	»
Autour du Mariage, *comédie*	2	»
Le Monde où l'on s'ennuie, *com.*	2	»
La Princesse de Bagdad, *com.*	2	»
Françoise de Rimini, *opéra.*	2	»
Boccace, *op. comique.*	2	»
Le Jour et la Nuit, *op. bouffe.*	2	»
Héloïse Paranquet, *comédie.*	2	»
Orphée, *drame.*	2	»
Portraits de la marquise, *com.*	1	50
Le Narcotique, *comédie.*	1	50
Othello, *drame.*	2	»
La Brebis égarée, *comédie*	2	»
La Carte forcée, *comédie*	1	50
Quatrevingt-Treize, *drame.*	2	»
Les Pantins, *opéra com.*	1	»
La Roussotte, *comédie*	2	»
Janot, *opéra comique.*	2	»

Les Poupées de l'Infante, *op. c*
Pendant le Bal, *comédie.*
Le Voyage d'agrément, *com.*
Miss Fanfare, *comédie*
Le Klephte, *comédie.*
L'Alouette, *comédie.*
Le Récit de Théramène, *par. en*
Le Canard à trois becs, *op. bouffe*
La Noce d'Ambroise, *tabl. pop.*
La Petite Sœur, *comédie*
Jean Baudry, *pièce.*
La Papillonne, *comédie.*
Charlotte Corday, *drame*
La Moabite, *pièce en vers.*
Rataplan, *revue*
Les Braves Gens, *comédie.*
Belle Lurette, *opéra comique.*
Daniel Rochat, *comédie.*
Jean de Nivelle, *opéra com.*
Les Mouchards, *pièce.*
La Victime, *comédie.*
Beau Nicolas, *opéra com*
Le Mari de la débutante, *com.*
La Famille, *comédie*
L'Étincelle, *pièce.*
Les Tapageurs, *comédie.*
Le Petit Hôtel, *comédie.*
La Petite Mademoiselle, *op. c.*
Yedda, *ballet.*
Etienne Marcel, *opéra*
L'Age ingrat, *comédie*
Les Danicheff, *com.*
Le Club, *comédie.*
Les Fourchambault, *comédie.*
Le Petit Duc, *opéra comique.*
Hernani, *drame*
Le Roi de Lahore, *opéra.*
Oh! Monsieur! *saynète.*
L'Étrangère, *comédie.*
Paul Forestier, *com. en vers.*
Aïda, *opéra*
Paul et Virginie, *opéra.*
Madame Caverlet, *comédie.*

Paris. — Imprimerie J. CATHY, 3, rue Auber.


GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.